

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique / les principistes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1929, tome 28, p. 164-169

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE

Au temps où les Philosophes étaient des gens capables, on choisissait parmi eux les fabricants de chroniques. Maintenant, on s'adresse aux Principistes. A-t-on idée de demander à des gosses de 12 ans un article de revue ?

Je sais bien — et ceci excuse M. le Rédacteur des « Echos » — que les Principistes de cette année sont joliment philosophes. A ne considérer que l'extérieur, la moustache de Maurice, les lunettes de Pierrot et le sourire de Dondon en imposent déjà fortement. Et, pour ce qui est de notre science « philosophique », nous savons ce que c'est qu'un syllogisme ; notre professeur nous l'a expliqué il y a quelque temps. Nous l'avons tous compris : la preuve en est qu'Angelin, enthousiasmé, leva la main pour donner un exemple : « Souviens-toi, ô homme, s'exclama-t-il, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Il est donc entendu que la différence entre ces messieurs de Philosophie et nous n'est point si énorme qu'on le dit, et nous nous demandons pourquoi il nous faudra, pour atteindre leur niveau actuel, effectuer une pénible ascension de huit ans, et passer par une foule d'épreuves que seuls un travail acharné et l'assistance du Saint-Esprit pourront surmonter ?

Tiens ! cette idée d'ascension et de Saint-Esprit me rappelle mon métier. J'allais oublier de vous dire qu'au jour de l'Ascension, la Congrégation a reçu 60 Approubanistes à la dignité de Congréganistes. À la chapelle, grande joie et grande émotion : nous sommes bien contents de nous donner à Marie.

La Pentecôte, 10 jours après. Le ciel doit être bien haut, puisqu'il a fallu dix jours au St-Esprit pour descendre jusqu'à nous.



La semaine qui suit est pleine de fièvre :
On chante, on chante, on ne fait que chanter.
Et vient le dimanche 26 mai.

Aujourd'hui, c'est la fête,
Roule, mon tambour ;
On en perd la tête
Bien avant le jour.

Drapeaux, fanfares, applaudissements, photographie, vin d'honneur (limonade).

St-Maurice a pendu des drapeaux à toutes ses fenêtres, tendu des guirlandes le long de la grand'rue. Nous passons là-dessous en rangs, l'air crâne et le cœur serré, précédés de notre cher commissaire et du gosse qui porte la pancarte : nous allons « concourir »... Crrr... C'est drôle; il fait chaud, et nous avons froid dans le dos.

Emus, nous montons au théâtre. — La salle est pleine, le jury est à sa loge, mais nous ne regardons pas le public ni ces messieurs ; nous regardons M. Broquet. Il mord sa lèvre supérieure, serre son diapason, donne le ton. Départ. Le « Diffusa », puis le « Gloria ».

Le « Gloria » terminé, Pierrot s'est tourné vers son professeur : « Dites, m'sieur, on a dû rudement bien chanter, puisqu'ils crient et qu'ils tapent comme ça ? »

En effet, « ils » tapèrent tellement et crièrent si fort, que le jury nous permit d'exécuter une deuxième fois le « Gloria » de Palestrina.

On sortit les tout premiers, avec les félicitations du jury et les applaudissements de M. le Président Troyon.

Seigneur, les beaux rêves de cette nuit-là ! Pyramides de coupes, monceaux de couronnes, et des affiches, des affiches blanches aux grosses lettres bleues, qui annonçaient des congés à n'en plus finir ! — Dondon, lui, moins artiste que les autres, assista toute la nuit à un interminable défilé de savonnettes « Palmolive », qu'il prit pour des plaques de chocolat. Il tendait désespérément sa menotte vers ce rare butin, jusqu'au moment où il entendit Maurice lui crier : « T'es bien bête, mon vieux ; ça s'mange pas ; c'est pour se laver ! » — La déception fut si forte que Dondon se réveilla.

La charité m'oblige à dire que ce songe étrange n'est pas si bête qu'il en a l'air, et que ces savonnettes ont une relation directe avec la fête de chant. En effet, ceux d'entre nous qui font partie du Chœur mixte emploient tous à l'heure qu'il est, les produits « Palmolive ». En voici la raison : M. de Siebenthal, coiffeur du collège en temps normal, fut notre commissaire — combien apprécié

— au concours de chant. Sa générosité nous prodigua, pendant la dernière répétition, des paroles encourageantes et des savonnettes qui sentent bon. Merci, M. le commissaire, pour toutes vos bontés ; votre souvenir restera attaché dans nos mémoires à celui de cette belle fête, dont vous avez su augmenter le charme par tant de bonté et de dévouement.

Pendant un jour ou deux, le vent de la gloire souffle sur nos têtes. Les journaux parlent de nous. Puis, tout rentre dans le calme ; il ne nous reste que de la fatigue. Même ceux qui n'ont pas chanté sont fatigués. Témoin ce pauvre garçon qui demandait à son professeur : « Monsieur, une demi-faute, est-ce que c'est zéro faute ou une faute ? » On assure que le professeur fut assez bon pour lui répondre que cela tient exactement le milieu entre les deux.

Le jeudi suivant, la vie reprend un peu : la Fête-Dieu apporte de la joie. Sa Révérence Monseigneur Bourgeois,

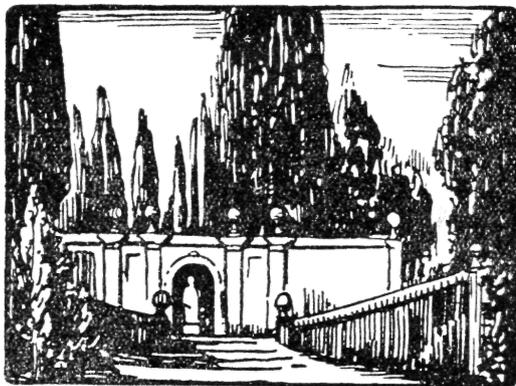


Prévôt du Grand-Saint-Bernard, pontifie. A la tribune, nous chantons la « missa brevis ». — Le « Gloria » est loin d'être aussi glorieux que le dimanche précédent. Les voix sont plus faibles. Nos « as » eux-mêmes semblent fatigués. Parmi eux, le meilleur de tous, Jérôme, est pâle ; on le dirait malade. Sitôt après que sa voix magnifique eût demandé au Bon Dieu d'accepter sa prière et d'avoir

pitié de nous, il se retira. — Nous ne l'avons plus vu : le lendemain matin, on l'opérait d'urgence ; huit jours après, il mourait, plein de confiance en Dieu, prenant, comme il le disait lui-même avec joie, son « direct » pour le Ciel.

Sans trop le savoir, nous aimions ce grand Jérôme. La nouvelle de sa maladie nous avait profondément émus. Chaque matin, nous demandions de ses nouvelles : il y eut une amélioration, puis l'état s'aggrava. — Et le soir

du jeudi 6 juin, nous apprîmes sa mort au moment où nous nous rendions à l'Heure-Sainte. Les « Echos » consacrent un article à sa mémoire, et disent les splendides funérailles que lui fit le Valais. — Nous, les tout petits du collège, qui avons à peine connu Jérôme Hægler, nous avons bien demandé à la Sainte Vierge, pendant la messe pontificale de la fête du Sacré-Cœur, célébrée par Son Excel-



lence Monseigneur Jaquet, Archevêque de Salamine, nous avons bien demandé à la Sainte Vierge de prendre Jérôme dans le ciel de son Fils, et de nous donner la grâce de suivre les traces de ce jeune homme qui nous a montré le chemin de l'éternité bienheureuse.

Pendant que leur ami souffrait à la clinique St-Amé, les Physiiciens subissaient l'épreuve écrite de la Maturité. C'est trop loin de nous, ces examens terribles, pour nous impressionner beaucoup, et ces figures longues, amaigries par l'appréhension, nous font un peu sourire. Quant à l'examen de Syntaxe, ça ne doit pas être difficile : il y a un gosse plus petit que nous tous ensemble qui s'y est présenté, André l'externe.

Pendant que Syntaxistes triment, Humanistes sont en liesse : c'est la St-Norbert. Les Principistes, pleins d'affection pour M. Viatte, lui députèrent un enfant chargé de fleurs et de sourires. On ne sait pas encore bien lequel des deux fut le plus ému. Après tout, ça ne nous regarde pas.

D'ailleurs nous avons des choses beaucoup plus intéressantes à raconter : Mardi 11 juin, grande promenade, à Spiez.

La veille déjà, branle-bas. De toutes les classes, des bouffées de chants patriotiques s'échappent :

« Gand che bense à mon filage... »

ou bien :

« Un crocоди...l'en partant pour la gue-erre. »

On parle du temps :

Les surveillants habitués à en juger sur la tranquillité des gosses prévoyaient pour le lendemain un orage « fantastique ». M. le surveillant des Grands fut presque un peu déçu quand il vit le matin si peu d'eau dans le ciel et sur la terre qu'aucun de ses pauvres potaches n'en trouva la moindre goutte pour se laver. Chacun fit contre mauvaise fortune bon cœur. Le bon Dieu devait récompenser nos aînés de leur soumission en leur évitant la « lessive » pour le reste de la journée.

A la gare, grand brouhaha. Nos professeurs comptent les brebis de leur troupeau ; M. le Recteur arpente le quai avec son sourire des dimanches. M. le professeur de géographie arpente aussi, mais en sens inverse, avec une paire de lunettes neuves.

Quand tout le monde est casé, le train démarre. A Montreux on change et — c'est triste à dire — beaucoup d'estomacs purent constater qu'ils n'étaient pas faits pour voyager sur des chemins de fer à voie étroite. Cela n'empêche d'ailleurs pas le paysage d'être ravissant et ce ne sont pas seulement les malades mais aussi les artistes qui font grappes aux portières. A Zweisimmen nous reprenons la voie normale et en peu de temps nous sommes à Spiez.

Fanfare en tête, nous défilons sous les regards sympathiques de la population. A l'hôtel Eden Kurhaus un déjeuner excellent nous fait oublier la fatigue du voyage. On part en excursion, les uns, en bateau à vapeur à la Grotte de S. Béat, les autres en funiculaire au sommet du Niesen. Un témoin digne de foi — celui qui a fait la dernière chronique — rapporte que notre surveillant secondaire mesurait l'altitude avec sa machine à compter les hauteurs, mais il paraît qu'il se trompait chaque fois de 200 mètres exactement (en-dessus ou en-dessous). Des gosses, qui sont pourtant rudement moins calés que lui, lui firent remarquer son erreur : chaque 100 mètres, une plaque indiquait l'altitude mieux que la machine de notre surveillant.

A la Grotte de S. Béat nous avons visité des choses merveilleuses. Notre guide nous fit admirer : « des schtalactites et schtalagmites de 150 000 ans de vieux ». C'était d'une splendeur inoubliable : Dondon, lui, fut surtout heureux d'admirer les hommes des cavernes...

De retour à Spiez, nous nous retrouvons dans la grande salle du Kurhaus pour le dîner. Puis ce furent deux nouvelles heures de liberté pendant lesquelles nos plus graves professeurs et M. Athanasiadès eurent la chance d'être proménés en auto par un ancien, de Thoune, qui a l'air d'un Monsieur très gentil ; c'est, paraît-il, un Monsieur Ammann, dentiste. Si seulement tous les dentistes étaient comme lui !... Après ça nous formons nos rangs. La fanfare nous conduit à la gare et, par le Loetschberg, nous rentrons en Valais. Quelle émotion ! quels cris de joie au sortir du tunnel ! Depuis Brigue, un peu de pluie. Mais désormais cela nous est égal. Nous achevons de nous égosiller ; certains dorment presque déjà au souper. En somme, bonne journée ! On est rentré content et heureux de cette magnifique promenade.

A peine remis de nos fatigues, nous préparons de nouveaux exploits. La série des tournois de foot-ball commence. A nos successeurs de proclamer les résultats définitifs. Pour l'instant, les Petits se sont fait battre par les Syntaxistes, oh ! seulement de 1 à 0 ! Les Rhétoriciens, eux, ont roulé les Philosophes. — Nous le disions bien en commençant : « Au temps où les Philosophes étaient des gens capables... »

Les PRINCIPISTES.